

Son Excellence Monseigneur Pierre-Marie GENDREAU

Évêque de Chrysopolis,
Assistant au trône pontifical,
Vicaire apostolique de Hanoï,
Chanoine d'Honneur de la Cathédrale de Luçon.
Chevalier de la Légion d'Honneur.

(par Léon VERDON, chanoine titulaire de Luçon)

Les hautes distinctions que ces titres évoquent, le noble prélat dont nous voulons, à l'occasion de sa mort, esquisser la mémoire, les a d'autant plus méritées qu'il ne les a jamais cherchées. L'humilité, qui double le bon sens, lui permit, de bonne heure, de juger de l'insuffisance des faveurs humaines : le devoir pour Dieu fut sa seule ambition, et la réaliser le prit tout entier.

Il naquit au Poiré-sur-Vie, diocèse de Luçon, le 26 novembre 1850, en pleine Vendée chrétienne, et d'une famille de grande foi. Son père, appelé couramment Buchet, dans cette région où les surnoms demeurent, était un type incarnant une race et relevant une profession. Il était le meunier honnête (ce qui n'est point une exception chez nous), complaisant (ce qu'ils sont tous) ; et, de plus, sentencieux dans ses paroles, ami du prêtre, et respecté même par ceux qui n'étaient point de son bord ni ses clients. Pierre-Marie fut le troisième de ses enfants. Il n'eut qu'une sœur, Jeanne, et trois frères, Auguste, Louis et Eugène, ce dernier du second mariage du père Gendreau. Le missionnaire en herbe perdit, en effet, son excellente mère, vers l'âge de quatre ans. Sa tante le prit chez elle et l'aima comme son fils. A ce tournant douloureux pour lui comme pour les siens, le brave meunier quitta la Micherie, la ferme natale, et vint s'établir dans la paroisse d'Aizenay, sans changer, d'ailleurs, de tenue chrétienne ni de métier.

Gavé, cela s'explique, des avis et prévenances de sa mère adoptive, le petit Pierre grandit et prit rang, sans trop tarder, parmi les premiers de l'école, non laïcisée, de ce temps-là. C'était un présage de ce qu'il serait partout. Appliqué, tenace, heureux d'aimer ses maîtres et d'en être aimé, sa maturité semblait dépasser son âge et sa piété montait, quand ces Messieurs de la cure lui dirent, un jour : "Ne voudrais-tu point, par hasard, devenir prêtre comme nous ?" La réponse fut-elle immédiate et catégorique ? Je l'ignore. Mais elle vint à son heure ; et le latiniste s'ébaucha.

Il entra en sixième, après un an sans doute de leçons au presbytère, au petit séminaire des Sables-d'Olonne. Les valeurs ne manquaient point dans son cours : elles s'affirmèrent et se multiplièrent avec les années, qui le conduisirent en rhétorique, de succès en succès. Ses condisciples, parce qu'il ne s'en prévalait aucunement, acceptaient qu'il les dépassât. Ses maîtres, témoins heureux de sa piété, de ses ressources et de son bon esprit, fondaient sur lui de belles espérances. Ah ! son séminaire, comme il s'y plaisait ! Comme il en goûtait la direction, les fêtes et la vie ! C'est par cent fois qu'il en parlera, qu'il en écrira, tout le long de son ministère pastoral au long cours. C'est là que Notre-Dame du Sceptre, qui veillait sur nous pendant le jour, nous endormait chaque soir sous son aile ; là que s'enfonçait, en retour de nos supplications, son amour avec son culte, indéfiniment dans nos âmes. Le cher lévite arriva, pour ainsi dire tout équipé, au grand séminaire, en octobre 1869, pour escalader par étapes la montagne du sacerdoce. Or, je sais, et par lui, comment Je ciel s'y prit pour lui signifier sa route. C'était à la Bauduère, la vieille maison de campagne du petit séminaire, peu de jours avant la sortie. Pierre se rendait, pensif, à la petite chapelle de la Sainte Vierge, érigée dans le bosquet. Soudain, l'idée des missions pénètre comme un trait, ou plutôt comme un ordre, dans son cerveau. Il n'en est point terrassé ; bien au contraire. Il a si souvent demandé, là-haut, ce qu'il avait à faire. Il crut tout de suite, en tombant aux pieds de la statue de Marie, que la voix secrète et pressante venait d'Elle. C'en était assez pour que le lien d'une indissoluble affection se resserrât entre eux. Quoi qu'il en soit, le désir s'allume après l'idée : Pierre-Marie s'en ouvre à qui de droit ; on prie, on

réfléchit, on décide. Loin de le distraire de ses études de philosophie et de théologie (la crainte de ne pouvoir les poursuivre à son gré, plus tard, créant une obligation de plus), la pensée de l'apostolat pouvant aller jusqu'au martyre le stimule au lieu de l'écraser.

Le projet, certes, était étudié, mûri, quand, après la deuxième année de grand séminaire, il fallut en informer la famille. Sa tante, qu'il savait indulgente, semble avoir été la première avertie. Elle répondit à sa confiance avec une vivacité féminine primesautière et un tour de phrase très usité chez nous : "Espèce d'orgueilleux, c'est pour être évêque plus tôt que tu t'en vas !" Boutade ou plaisanterie inoffensive assurément ; car l'abbé Gendreau savait mieux que personne que sa seconde maman n'en croyait pas un mot.

Or, le 1^{er} septembre 1871, il entra au séminaire des Missions étrangères, avec le calme et l'énergie qui le caractérisent. Il s'y façonne une âme d'apôtre ; il meuble son esprit et trempe d'acier sa volonté. Le voici prêtre, le 7 juin 1873. Il accourt à Aizenay où, tout naturellement, la joie se mêle aux larmes. Il s'embarque à Marseille sur l'Ava pour le Tonkin. L'émotion du départ, il la raconte en termes brûlants, dans le récit qu'il nous a laissé de ce grand voyage. Sentimental, il ne l'est guère ; hésitant, encore moins. Il aime à la façon des forts ; mais, le sacrifice, il le sent et le goûte, comme Dieu l'exige des saints.

Ecoutez ce qu'il dira, plus tard, de son état d'esprit, dès le début de sa féconde et glorieuse carrière : "Pour ma part, depuis le premier instant de mon entrée au séminaire des Missions étrangères, je me suis senti à la place où le bon Dieu me voulait. Je n'ai jamais eu un regret de ce que j'avais fait ; jamais un retour en arrière ; et, depuis que sa miséricorde m'a conduit dans la belle et illustre mission du Tonkin occidental, dans cette terre rougie du sang de tant de martyrs, fécondée des sueurs de tant d'apôtres au cœur de feu, je n'ai jamais songé que ma place pût être ailleurs... Certes, j'aime mes parents, de tout mon cœur ; et, cependant, je n'ai jamais regretté, une seule seconde, le sacrifice que je me suis imposé et que je vous ai imposé à tous." — (Lettre à son frère Louis.) — Ce fut au commencement de septembre 1873 que s'acheva sans à coup la traversée. A cette date, le port d'Haïphong n'existait pas encore ; Hanoï n'était qu'un village : c'est à Ké-So que s'installa le P. Gendreau, près de M^{sr} Puginier, au chef-lieu même de la communauté. Il n'y parvint, d'ailleurs, qu'au prix de rudes difficultés. On était sur la fin de la conquête, au lendemain de la mort tragique de Francis Garnier. Les Pavillons noirs profitaient de la moindre accalmie pour se ressaisir et se venger de leurs vainqueurs par de nouveaux brigandages. Il fallut, plus d'une fois, réclamer quelques pelotons de soldats français pour protéger les chrétientés et consolider la paix. C'est en se dissimulant dans une barque de pêcheur que le jeune missionnaire put gagner la communauté de Ké-So, où il dut s'initier patiemment aux secrets de la langue annamite. Dix années durant, il va parcourir en tous sens le Delta, relevant les ruines, secourant les affamés, se dépensant sans mesure, sa robuste santé secondant son zèle, et son affabilité multipliant les conversions sur ses pas. Tantôt c'était dans la montagne et tantôt parmi les paillottes échelonnées sur les bords des cours d'eau qu'il plantait sa tente. Quelquefois, il amarrait, au milieu de toute une flottille de pêcheurs, sa barque — abri qui lui servait de gîte, de chaire et de chapelle. Et, renouvelant, à sa façon, les scènes de Tibériade ou de Capharnaïm, il catéchisait, prêchait, confessait, confirmait et communiait les enfants et la foule. Cette revue successive de la Mission se traduisait, à chaque halte, par une véritable retraite ; et le prédicateur, qu'il fût évêque ou simple prêtre, s'y montrait tellement Père que, lorsqu'il y revenait, il n'était pour personne un étranger. Le P. Gendreau ajoutait à cet avantage celui d'une mémoire étonnante qui lui permettait de retenir les traits et les noms de ceux qu'il avait évangélisés, ne fût-ce qu'une fois. Quel atout, même ailleurs qu'en Indochine, pour conquérir la popularité ?

J'ai dit de quelle vigueur physique l'ardent apôtre était doué. Il faillit pourtant la perdre, aux environs de Pâques, en 1884. Il fut pris, soudain, d'une congestion pulmonaire, accompagnée de suffocations violentes, comme dans l'angine de poitrine, et de véritables tortures de l'estomac. Mandé en pleine nuit, le médecin, dérouté par ces symptômes, vit son dévouement et sa science impuissants dans leur résultat. Il ne put que dire au cher malade : "Vous êtes en danger !" Celui-ci se prépare à mourir. Il se confesse, communie en viatique et se fait administrer. Les crises se succédant plus menaçantes : "Laissez-moi, dit-il, me soigner à ma manière". Un de ses confrères avait un flacon d'eau de Lourdes. Le P. Mignal, un Vendéen, que la persécution et la Providence avaient amené, ce jour-là, près de son illustre compatriote, versa quelques cuillerées à l'agonisant qui les réclamait. Aussitôt, l'oppression s'atténua, le pouls redevient normal, une douce fraîcheur succède à la fièvre : le condamné par la Faculté se croit et se déclare guéri. Inutile de noter que la prière à Marie faisait

partie de la pieuse et décisive ordonnance... *Quelle ne fut pas la surprise et la joie de la communauté lorsque, le matin suivant, à 5 heures, le rescapé, si précieux et tant aimé, célébra la sainte messe, comme si rien d'anormal ne se fût passé. Peut-être y eût-il dans ce malaise étrange une attaque brusquée de la part du démon, contre lequel l'abbé Gendreau dut lutter, plus d'une fois, en courageux adversaire. En 1876, déjà, alors qu'un village entier comprenant 212 païens se disposait à recevoir le baptême, les possessions diaboliques s'y multiplièrent. Le futur évêque d'Hanoï engage résolument la lutte au nom et par la force du Dieu dont il est le soldat. Il n'y va pas seul : la souveraine du ciel, son appui de toujours, est avec lui. Son chapelet, son crucifix, sont ses armes : au milieu des contorsions et des cris de rage, il prie, il s'offre en victime, sans désespérer un instant de la victoire. Elle lui est disputée pendant quinze jours, et presque jusqu'à l'heure du baptême collectif que les néophytes, enfin délivrés, reçurent en paix. Marie avait couvert de son bouclier son serviteur, et montré qu'Elle est plus terrible qu'une armée rangée en bataille. Son protégé s'en souviendra.*

Mais ce ministère actif et direct ne prit qu'une partie des dix années qui s'écoulèrent entre l'arrivée au Tonkin du missionnaire vendéen et son épiscopat. Son Excellence M^{gr} Puginier, l'ayant vu à l'œuvre, discerna sa maîtrise en toute chose, et l'utilisa pour mener à bonne fin le procès de la canonisation de plus de 400 martyrs. Commencée en 1870 par le P. Cossérat, avec la collaboration du P. Bon, à partir de 1872, cette œuvre de haute patience, interrompue par la persécution de 1874, reprit son essor sous l'impulsion persévérante du P. Gendreau. Que de voyages à travers les chrétientés, quel travail de rédaction l'audition de 800 témoins suppose ! C'est plus de 80 volumes très compacts qu'il fallut écrire en annamite, d'abord, et traduire en latin ensuite. M^{gr} Gendreau déclarait que c'était cette œuvre de Titan qui lui avait le plus coûté. Il avait bien gagné, lui aussi, d'être à l'honneur après être allé à la peine quand, le 27 mai 1901, il assistait, à Rome, à la canonisation de 27 de ses martyrs bien-aimés.

Entre temps, M^{gr} Puginier, dont la tâche s'alourdisait chaque jour, demandait au Pape un coadjuteur. Le P. Gendreau fut choisi, et, le 16 octobre 1887, il était sacré évêque de Chrysopolis, dans l'humble cathédrale de Ké-So. Plus de 20 000 chrétiens assistèrent à la cérémonie, sans compter les autorités civiles et militaires, les représentants du Roi d'Armani et du Vice-Roi, un grand nombre de mandarins, encadrés de 70 prêtres et de 200 séminaristes ; quelle parure, quel cortège et quel hommage, à la fois ! Le nouveau Pontife s'abîmait dans la prière et l'humilité. "J'aurais voulu me cacher, m'isoler", écrivait-il à sa sœur. Il joignit à cela la résolution de se donner sans mesure à ses fils bien-aimés. En féal chevalier de la Reine des Apôtres, il avait arboré son image dans ses armes ; et la devise qu'il choisit disait en trois mots ce qu'Elle serait pour lui et ce qu'il était pour Elle : Maria, spes mea !

Les cinq années qui suivirent, il façonna son zèle et mesura son activité d'après le modèle achevé que rapprochait de lui la Providence, dans la personne de M^{gr} Puginier. C'est de ce Lavigier de l'Orient qu'il puisait ses mots d'ordre ! Il s'ajustait à sa taille, par des qualités transcendantes qui semblaient indivises, tant elles savaient s'unir et se continuer. Même équilibre, même force, même tact et même bonté ! L'organisateur et le missionnaire se confondaient et se corroboraient chez les deux : le même prestige auréole leurs noms. Le jeune évêque de Chrysopolis inaugure et multiplie les tournées pastorales, fonde avec M^{gr} Puginier la première école franco-annamite, encadre les recrues nombreuses qui viennent au catholicisme, dirige le petit séminaire, s'intéresse à tous et s'occupe de tout. Si, pour nos soldats coloniaux, les années de service comptent double, que dire de celles de M^{gr} Gendreau, qui prend régulièrement la moitié des nuits pour allonger les jours. Que dis-je ? la moitié ! C'est plus que cela, puisqu'en mission, comme lorsqu'il vient en Vendée, il se couche après minuit pour se lever à quatre heures ; à moins que le sommeil, en dehors du lit, sur une simple natte, avec un oreiller d'osier et une couverture, n'arrive à se doubler aussi. On le croirait, à la façon dont chaque matin le trouvait dispos. Mais, un jour de 1892, après une courte maladie, Son Excellence M^{gr} Puginier mourut. Son coadjuteur en fut navré. Il traça de lui un portrait exact ; ce qui suffisait pour qu'il fût superbe. Mais il avait ajouté à la justesse la reconnaissance et la tendresse de son cœur. C'était, aux yeux de tous, une lumière splendide qui s'éteignait ; un chef en même temps qu'un père qui disparaissait. Son successeur l'a fait revivre en tout. Les gouverneurs successifs du Tonkin s'honorèrent en accordant à l'un comme à l'autre une estime et une confiance à part ; ce qui permit d'aplanir, sans heurts retentissants, certaines inévitables difficultés. M^{gr} Gendreau, qui s'intéressait à la transformation rapide, qui fit d'Hanoï une capitale à l'euro-péenne, surveillait avec inquiétude la poussée de laïcisme qui eût achevé de dégrader notre belle colonie sous prétexte de la civiliser. Les

écoles chrétiennes déjà fondées, il les développa, de nombre et d'importance. Il appela les Frères des Ecoles chrétiennes et bâtit la magnifique Ecole Puginier, qui compte actuellement plus de 700 élèves, tant indigènes que français.

En même temps qu'on atteignait l'élite, on descendit vers la souffrance et la misère. L'hôpital de Lanessan ne recevait qu'une clientèle européenne, alors que la foule des annamites mourait sans secours. L'Evêque y pourvut en fondant le premier Hôtel-Dieu indigène, où l'hygiène, le confort, le dévouement et la piété se sont donné rendez-vous, sous la direction des Sœurs de Saint-Paul de Chartres. C'est en passant par la charité que beaucoup de païens arrivent à la vérité. Mais le Pontife éminemment surnaturel qu'était M^{gr} Gendreau entendait bien ne rien entreprendre sans s'appuyer sur Dieu. Son grand outil, c'était la prière : les ouvrières d'élite pour le manier, c'est au Carmel de Lisieux qu'il les chercha. La Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus demanda et obtint son obéissance pour Hanoï ; mais son état de santé ne lui permit pas de quitter la France. Le Vicaire Apostolique s'en dédommagea et la dédommagea en lui faisant à tout jamais une cellule invisible ou plutôt un oratoire dans son cœur.

Il fallait bien qu'il se crût du crédit près d'elle pour dire au R. P. Gros, en 1930, huit jours après l'opération de la cataracte, à Paris : "Mais que fait-elle donc, cette petite Thérèse ?" Ses chers yeux avaient hâte de retrouver la lumière, et la semeuse de rosés tardait. Et, pour qu'on ne se méprît point sur sa pensée : "Après tout, ce que le bon Dieu voudra !" Il lui était assurément permis de croire que, de concert avec la Sainte Vierge, elle n'était pas absente, lorsqu'en 1893 il faillit être assassiné. Il se rendait en pousse-pousse à l'inauguration de l'hôpital, lorsqu'un Européen, qui se prétendait lésé par la mission, lui tira une balle en pleine poitrine. Le projectile glissa sur la croix pectorale et disparut sans blesser personne... Le pieux évêque multiplie les paroisses, et donc les clochers et les églises ; le vrai civilisateur, c'est lui. En 1895, les Sœurs de Saint-Paul de Chartres ouvrent le pensionnat Sainte-Marie. La mission grandit de jour en jour : une division s'impose. M^{gr} Gendreau sacre deux évêques, M^{gr} Marcou comme coadjuteur et M^{gr} Ramond comme Vicaire apostolique du Haut-Tonkin. Le premier devenait, cinq ans plus tard, Vicaire apostolique à son tour, du Tonkin maritime ou Phat-Diem, jusqu'au jour où la mort de l'Évêque vénéré d'Hanoï le mit à la tête de toute la mission. Notons, pour finir cette énumération, trop longue pour le lecteur, quoique forcément incomplète, que l'incomparable animateur que fut notre héros faisait passer avant toute autre la dévotion à la Sainte Eucharistie. "Lorsqu'il prit la direction du Vicariat apostolique, le Saint Sacrement n'était conservé que dans trois églises : aujourd'hui, plus de cent églises le conservent et le succès inoubliable du Congrès eucharistique, en novembre 1931, témoigna d'une façon éclatante que l'Evêque n'avait point perdu sa peine. Une foule immense, accourue de partout, accompagnait, enthousiaste, l'Hostie sainte sur la voie royale qu'avaient suivie les martyrs." (Agence Fides.) — Quant aux écoles, voici la statistique dressée en 1933. Ecoles élémentaires de garçons : 130, avec 5 000 élèves ; 4 écoles de filles, 600 élèves ; à côté des écoles du gouvernement, il existe des écoles de doctrine chrétienne fréquentées par 11 200 garçons et 11 400 filles. En fait, les trois Vicariats apostoliques dont nous avons parlé donnaient, il n'y a pas encore deux ans, un total de 639 621 chrétiens. Enfin, l'Ecole Lacordaire, confiée aux Dominicains, et le grand séminaire aux Sulpiciens, sont les deux diamants de choix que l'illustre prélat voulut enchâsser, parmi tant d'autres, dans la couronne ravissante de ses soixante ans de sacerdoce et d'apostolat. Quoi d'étonnant que tant de zèle imprégné de tant de bonté lui ait conquis tous les cœurs. Ses tournées pastorales continuées, chaque année, jusqu'au complet épuisement de ses forces, resteront légendaires. Tout le monde veut voir de près le Grand-Père ou le Bon Papa. Personne n'en a peur. Quand il le pouvait encore, il allait à cheval dans la campagne, et, devenu presque impotent, en barque, comme toujours, sur les arroyos et les fleuves, et, par les sentiers solides, en palanquin. J'ai sous les yeux une photographie qui le représente entouré de fidèles et porté doucement dans le filet de son hamac. Il récite pieusement son bréviaire et semble plus heureux qu'un roi. C'est tout lui, cela : tout à Dieu et tout à ses chers enfants...

Et maintenant, parlons de ses deux voyages en Vendée. Il est toujours resté tellement nôtre, tout en étant si loin de nous ! Quand il nous revint en 1900, il se tenait droit et grisonnait à peine ; son pas était alerte, sa parole vive ; sa vigueur native, et déjà largement exercée, ne semblait pas avoir fléchi.

Le but qui le ramenait en France, nous l'avons dit, c'était la béatification de ses nombreux martyrs. Il en profita pour traiter avec les Missions étrangères et le gouvernement une foule de questions importantes. Mais si Paris et Rome l'occupèrent, ce fut sa Vendée, Aizenay surtout, qui le reposa. Hélas ! la mort y avait fait son œuvre ; de sa famille désagrégée par elle, un seul de ses frères lui

restait. Louis, après des années de labeur et de succès dans la Congrégation des Frères de Saint-Gabriel, embrassa la carrière ecclésiastique, fut ordonné prêtre en 1881 et mourut en 1893, curé très pieux et très aimé de Saint-Paul-en-Pareds. Il fut le correspondant le plus affectueux et le plus régulier de son missionnaire : comme il dut lui manquer ! Heureusement, des nièces, neveu et petits-neveux charmants, avaient grandi dans le culte, et la fierté du tonton évêque de là-bas. Leur tendresse le combla.

Il descendit au presbytère où son condisciple, M. l'abbé Mouneron, le reçut avec tout son cœur. Ils pouvaient rappeler à deux les années exquises de leur jeunesse et reprendre les confidences de leur vieille intimité. C'est dans cette permanence accueillante que l'évêque d'Hanoï revit avec tant de joie les amis qui restaient de son cours et beaucoup d'autres amis. C'est dans ce milieu paroissial si attachant qu'il revécut Te passé ; c'est de là qu'appelé par une foule de confrères, il prodigua les visites à travers tout le diocèse, encouragé d'ailleurs par M^{sr} Catteau, dont le bonheur était doublé de nous le voir fêter. Mais la deuxième visite de M^{sr} Gendreau, à trente ans d'intervalle, fut plus émouvante encore. L'âge avait fait de lui un patriarche : son sourire était une suavité. Sa barbe blanche encadrait son visage, d'où la sérénité, la simplicité et la bonté n'étaient jamais absentes. Son corps était courbé, mais la vaillance et la sainteté rayonnaient au travers.

Cette fois, c'est par des rues fleuries, toutes maisons pavoisées, qu'il fit son entrée à Aizenay ; et, tout le temps qu'il y demeura, la jolie habitation de ses neveux, devenant la sienne, garda ses oriflammes et ses guirlandes, comme, un jour de Fête-Dieu, nos reposoirs. Je renonce à dire toutes les occasions qui s'offrirent au cher évêque de jouir de la fidélité délicate de la Vendée.

M^{sr} Garnier lui ménagea la rencontre, à sa table, de M^{sr} Mignen et de M^{sr} Baudry ; M^{sr} Perroy, retenu par une indisposition, manquait, au grand regret de tous, à ce rendez-vous des gloires religieuses de chez nous. On les égaya, on les chanta. Ils pleurèrent même, au souvenir qui leur fut rappelé, du Séminaire des Sables, où l'allégorie du grand Ostensoir permit au poète de les mettre tous dans une émouvante apothéose. M^{sr} Gendreau revit, en compagnie de M. le chanoine Vrignon et de M. le chanoine Joubert, tous ses parents de Vendée et tous les prêtres, ses vieux amis. Il alla même aux quatre coins de la France, dans les familles de ses missionnaires du Tonkin et de ses religieuses. Cela se raccordait, du reste, aux pèlerinages qu'il renouvelait pour la dernière fois, aux sanctuaires de Montmartre, de Chartres, de Lisieux, de Fourvières et de Lourdes. Ah ! Lourdes ! quelle emprise les merveilles qu'on y voit, la paix qu'on y goûte, la ferveur qu'on y ranime avaient sur lui ! Il s'y retrouvait avec les pèlerins de Vendée. Le dernier soir, les yeux, les oreilles et le cœur charmés, il s'écriait tout en larmes : "Il n'y a pas à dire, j'y reviendrai !" C'est de là-haut qu'il regardera.

Notons, avant de finir, qu'il ne voulut point quitter à tout jamais la France, sans aller saluer, parmi les anciens résidents du Tonkin, ceux qui lui gardaient la meilleure estime. C'est ainsi que Doumer, averti de son passage à Paris, lui fit tenir cette carte : "Dans une heure, je suis à vous ; tout à vous et pour tout le temps que vous voudrez". Le maréchal Joffre, à son tour, l'invitait à déjeuner. Ces deux connaisseurs en hommes avaient admiré, dans le Vicaire apostolique d'Hanoï, par-dessus la culture, la sagesse, la droiture et la bonté, ce je ne sais quoi d'achevé que donne la seule vertu.

De retour à Aizenay, il reprit, pour quelques jours encore, ses extraordinaires habitudes de piété. Nous avons signalé son dédain du repos et du lit. Il n'y a rien changé. Debout à 4 heures, il se rend à l'église, le premier de tous, sacristain compris. Il s'agenouille et reste absorbé, dans cette fatigante attitude, jusqu'à 7 heures. Sa messe dite au grand autel, il recommence son geste d'adoration et poursuit, une heure encore, son colloque avec son Maître bien-aimé. Sa visite au Saint-Sacrement, sur la fin du jour, a la même ferveur et la même proportion. Aussi, quand il s'en va pour tout de bon, c'est partout que l'on répète : Nous avons perdu notre saint.

Le 11 novembre 1930, il s'embarquait à Marseille, salué par la Vendée tout entière, dans un article intitulé : Dernier cliché et dont les sentiments ne s'effacèrent jamais de son cœur. Il reprit son travail et célébra triomphalement, en 1933, ses soixante ans de prêtrise, aux applaudissements de tout le peuple et de tout le clergé.

Puis, tout de même, il dut prendre, à la clinique Saint-Paul, des précautions contre un mal qui ne pardonne pas. C'est là qu'il s'est éteint, au soir du 6 février, dans la 85^e année de son âge et la 48^e de son épiscopat.

Le mardi 19 février, la vaste et riche église d'Aizenay, intelligemment et sobrement tendue de noir, groupait autour de M^{sr} l'évêque de Luçon et d'un nombreux clergé l'élite chrétienne de la paroisse et de l'alentour. On y célébrait le service solennel de huitaine pour M^{sr} Gendreau. Au deuil, conduit par

la famille, on remarquait un missionnaire, délégué par la Société des Missions étrangères et tout désigné d'avance par 24 ans d'apostolat au Tonkin et tout autant d'intimité respectueuse, avec le plus grand et le plus sûr de ses amis. Je lui dois des remerciements pour les renseignements qu'il m'a si obligeamment fournis, et m'acquitter de cette dette m'est très doux. La cérémonie funèbre était présidée par Monseigneur, M. le Vicaire général Massé célébrant la messe et M^{gr} Deval officiant à la banquette pendant le premier nocturne. La messe en plain-chant fut parfaitement exécutée par la maîtrise, au milieu d'un recueillement non moins parfait. Avant de donner l'absoute, Son Excellence montait en chaire et saluait, en en faisant le portrait et l'éloge, son noble confrère, une des gloires de l'épiscopat. Il dit ceux qu'atteignait la douleur de l'avoir perdu et commenta en deux mots, voulant être très court, le texte suivant si suggestif, une trouvaille : Amavit eum, Dominus et ornavit eum ; stolam gloriæ induit eum : Dieu l'a aimé, orné, glorifié. Avec de telles idées, chacun pouvait allonger le commentaire à son gré.

Je m'excuse de la longueur de ces lignes. Le sujet était si attrayant, la vie si pleine, que c'est un livre tout entier qu'il eût fallu. Il se fera, quelque jour... En attendant, je suis heureux de donner, jusque dans sa tombe, à mon très cher et très saint ami, le témoignage suprême d'une affection qu'il m'a toujours si paternellement rendue.

L. VERDON, chanoine titulaire de Luçon.